



LPI/SARAH ALCALAY

Lille (Nord), le 7 mars. Andréa Ferréol remonte sur les planches pour incarner la courtisane Marguerite Steinheil, qui a mis dans son lit Toulouse-Lautrec, Zola et Félix Faure...

Sacrée Dédée !

Andréa Ferréol, 77 ans, revient au théâtre à Paris dans « la Priapée des écrevisses », et multiplie les anecdotes, du grand amour Omar Sharif à ses partenaires à l'écran et sur scène Depardieu ou Delon.

Yves Jaeglé

ELLE N'A PAS LA LANGUE dans sa poche et déteste qu'un acteur lui fourre la sienne dans sa bouche. Cela ne lui est arrivé qu'une fois en cinquante ans de carrière. Ce 7 mars, Andréa Ferréol, 77 ans, toute pimpante dans son gilet orange accordé à ses cheveux roux, sa veste en velours verte qui souligne ses yeux bleus, est très ponctuelle dans le salon de son hôtel à Lille (Nord), où elle tourne un téléfilm pour France 2. Elle se prépare aussi à jouer au théâtre à Paris dans « la Priapée des écrevisses », une pièce sur la femme qui accueillit l'ultime soupir, en plein ébat, du président Félix Faure : « J'ai même visité le Salon gris de l'Élysée où la scène s'est déroulée »,



C'est difficile de retrouver un homme comme Omar Sharif. Il est mort en 2015, j'ai fait mon deuil, du moins j'espère.

Andréa Ferréol, actrice

En pleine ère #MeToo ciné- ma, l'actrice Macha Méril nous a révélé l'avant-veille un mauvais souvenir avec François Truffaut. Andréa Ferréol, nommée au César du meilleur second rôle féminin pour « le Dernier Métro », passe pour l'une des rares à avoir refusé les avances du grand cinéaste. Elle confirme : « Oui, moi aussi j'ai été invitée en tête à tête chez lui, un superbe appartement, et il m'a draguée, mais gentiment. »

Mastroianni, Piccoli, Noiret, « des gentlemen »

La comédienne nous livre un moment difficile sur un autre tournage : « J'ai eu un problème sur *Au bon beurre* avec Roger Hanin. Il y avait une scène de lit. Édouard Molinaro, le réalisateur, voulait de la tendresse. Roger Hanin a mis sa langue dans ma bouche. J'ai demandé à aller aux toilettes, un prétexte pour aller voir l'assistante de Molinaro, qui était aussi sa femme, et me plaindre. Je ne sais pas ce qu'ils se sont dit, mais Hanin a refait la scène plus correctement sans rien dire. Tant pis pour la tendresse ! »

L'actrice révélée par « la Grande Bouffe », farce à scandale de Marco Ferreri en 1973, préfère les seigneurs. Comme

Marcello Mastroianni, avec qui elle devait jouer une scène très scabreuse dans ce film : « Marcello devait toucher mes fesses assez vulgairement. J'étais un peu nerveuse. Il m'a dit : *T'en fais pas, tu ne me sentiras pas, mais à l'écran, on aura l'impression que je t'ai touchée*. C'est ce qui s'est passé. Lui, Ugo Tognazzi, Michel Piccoli, Philippe Noiret, le quatuor du film, c'étaient des gentlemen. »

L'actrice se souvient aussi d'un « faux baiser » parfaitement orchestré par Alain Delon, qui l'a dirigée dans « le Battant ». « Très correct, mais il faisait peur à toutes ses équipes. Tout le monde l'observait arriver avec ses lunettes noires. S'il n'avait pas dit bonjour au gardien, aux studios de Boulogne, quelqu'un faisait un signe : *Attention, il est de très mauvaise humeur !* Ça tremblait au maquillage. S'il avait salué le gardien, un geste plus tranquille, ça peut aller. Et s'il avait échangé quelques mots, tout le monde se détendait. »

Et Depardieu, avec qui elle a joué plusieurs fois ? « Gérard, pour moi, c'est plutôt un homme qui buvait. Dans *Les gens déraisonnables sont en voie de disparition*, une pièce de Peter Handke, il n'a jamais eu le moindre geste déplacé pour

les deux comédiennes, dont moi. Normalement, Gérard se met au thé quand il joue. Mais un soir, il n'y a que lui qui peut faire ça, il était bourré. Nous, on avait peur, il avait le rôle principal. On ne jouait plus, on le regardait. Il tombait en coulisses et revenait. Sur scène, il devait se mettre au piano, et nous dansions une valse, il me murmurait : *Désolé Dédée*. Les gens n'ont rien vu et l'ont ovationné, parce qu'il était prodigieux. Lors d'un tournage en Italie, à l'hôtel, il vidait son frigo puis venait dans ma chambre vider le mien. Je ne l'ai pas vu draguer, mais il y a beaucoup d'accusations contre lui, il faut que la justice fasse son travail et éclaircisse tout cela. Que la parole se délie, c'est bien. Un lynchage à ce point-là, c'est un peu dur. »

« Je ne pouvais pas me détacher de cet amour »

Reste le plat principal, le grand amour de sa vie, longtemps secret : Omar Sharif, la star de « Lawrence d'Arabie ». Ses yeux prennent une teinte encore plus brillante, presque mouillés. « J'ai su très vite que je n'obtiendrais rien. Mais j'étais folle amoureuse de cet homme. Je suis restée. Je l'ai rencontré dans une boîte de nuit. J'ai peut-être gâché ma

vie. Il ne voulait entendre parler ni mariage ni rien. Il a pris la place pendant trente-quatre ans. Je n'ai pas construit un couple officiel, pas eu d'enfants, mais je ne pouvais pas me détacher de lui, de cet amour. C'était dur. Son assistante m'appelait à 18 h 30 pour l'invitation à dîner, et parfois le téléphone ne sonnait pas, alors que moi je bloquais tout pour lui. Il avait eu Barbra Streisand, Anouk Aimée qu'il n'a pas voulu épouser non plus. C'était un homme de rituels qui m'emmenait dans les grands restaurants quatre fois par semaine. On était avec les brideurs et les gens de cheveux, pas les acteurs. »

Une empreinte indélébile : « Ce regard noir qui t'enveloppe et t'emmène loin. C'est difficile de retrouver un homme comme lui. Il est mort en 2015, j'ai fait mon deuil, du moins j'espère. Je suis ouverte à rencontrer quelqu'un. Mais je suis vieille ! Je pense que je fais peur aux hommes. C'est bête parce que je suis autoritaire mais très gentille. »

L'Aixoise de toujours, la Provençale arrière-arrière-petite-fille du poète Frédéric Mistral, qui organise un festival d'art contemporain dans les jardins privés de sa ville natale, rigole, mime, parfois de

manière assez gauloise, bouge dans tous les sens, bondit presque. Une boule d'énergie : « Ce qui me caractérise, c'est la volonté. Quand j'étais jeune, je voulais venir à Paris, et mes parents refusaient. J'ai été radicale : je me suis couchée dans mon lit et je n'ai pas bougé ni mangé pendant huit jours. Ils ont dit oui. »

Elle refuse la retraite

Ils paient le loyer, pas la nourriture. La jeune actrice court les petits cachets au théâtre, jusqu'à « la Grande Bouffe » qui lui ouvre une grande carrière italienne.

La septuagénaire ne supporte pas l'idée de retraite : « J'y ai pensé un jour. Je me suis demandé ce que je ferais l'après-midi. Rien... Dès que je n'ai rien, j'appelle mon agent : *Qu'est-ce qui se passe ?* » À Lille, elle tourne un épisode de la série « Poulets grillés » pour France 3. Et va jouer au théâtre « la Priapée des écrevisses », une pièce sur la courtisane Marguerite Steinheil, qui a mis dans son lit Toulouse-Lautrec, Zola et Félix Faure, donc pour son dernier souffle. Du coffre, Andréa Ferréol en a encore pour longtemps.

« La Priapée des écrevisses », au Théâtre les Enfants du Paradis (Paris IX^e), depuis vendredi.